



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Résistance à Montpellier et Uriage

Texte de Pierre LEFRANC extraits de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

A Montpellier

Dès que la contrainte des signatures quotidiennes puis hebdomadaires fut levée, je décidai de passer en zone libre. Un ami m'avait assuré que des organisations se mettaient sur pied.

C'est à Montpellier, ville universitaire d'apparence paisible et même indolente, que j'ai mes premiers contacts avec le mouvement « Combat » et son chef local, Tristan.

Notre équipe est dirigée par un étudiant en droit un peu plus âgé et qui boite. Nos réunions se tiennent dans sa chambre louée dans l'appartement d'un inoffensif rentier. J'ignore tout de notre animateur qui assure le contact avec Tristan, mais il est ardent et décidé. Nos tâches, au début, se limitent à la confection et à la diffusion de tracts. Sur les événements en cours nous rédigeons chacun de notre côté, on choisit le meilleur texte, le tirage s'effectue sur une vieille machine à main et nous passons des nuits à glisser des feuilles de papier dans des boîtes à lettres.

Puis il nous est demandé d'effectuer des distributions dans les villes voisines : Nîmes et Narbonne. Nous sommes sans moyens et nous nous cotisons pour payer les billets de chemin de fer à l'équipe désignée. Mais l'addition de plusieurs déficits n'a jamais produit de florissants bilans et nous sautons nombre de repas. Que pensaient de mon appétit les riches et affectueux amis de la famille quand ils me conviaient à leur table ?

A l'approche du printemps une tâche précise nous est demandée : on s'intéresse aux trains de marchandises qui utilisent la voie ferrée Bordeaux-Toulouse-Montpellier-Nîmes, transportent-ils du matériel de guerre allemand ? Nous comprenons qu'on veut savoir si des équipements sont regroupés et embarqués à Marseille à l'intention des forces de l'axe en Libye ou au Proche-Orient. C'est sérieux. Comment s'y prendre ? Conseil de guerre dans la chambre de notre ami. Nous sommes une dizaine. Une surveillance de tous les passages de convois est impossible et comment reconnaître un wagon de marchandises chargé de matériel ou de ravitaillement militaires d'un autre transportant des carottes ? Quelqu'un estime qu'il serait plus simple de surveiller l'embarquement à Marseille, mais il est remarqué qu'il ne nous appartient pas d'apprécier mais de répondre à la question posée. De plus, les trains qui passent à Montpellier partent peut-être aussi vers l'Italie, Naples ou Brindisi ! L'approche d'un responsable de la S.N.C.F. est décidée ainsi qu'une enquête à la gare.

Le lendemain, il se révèle que les convois de marchandises ne s'arrêtent pas à Montpellier mais à la gare de triage de Lunel. C'est là qu'il faut aller. Louis et moi sommes désignés. Départ en fin de journée, enquête durant la nuit, retour par le premier train, ensuite comme si de rien n'était, cours de littérature à la faculté.

Nous débarquons donc à Lunel au soleil couchant mais ne nous hasardons aux abords de la gare de marchandises que la nuit vraiment venue pour constater que les voies sont éclairées comme en plein jour et que des employés circulent en tous sens. Un haut-parleur annonce la constitution des rames et l'envoi des wagons sur une voie ou sur une autre. Nous nous efforçons de comprendre le mécanisme de la manœuvre mais c'est trop grand et nous n'avons aucune vue d'ensemble. Nos déplacements sont d'ailleurs rendus difficiles par la fréquence des rondes. Sans doute la surveillance est-elle renforcée en raison du risque de vol des colis de ravitaillement ? C'est dire que nous sommes plus souvent à plat ventre que sur nos jambes.

Au bout de deux heures de gymnastique nous échouons sur un talus, découragés.

Louis aperçoit un café de l'autre côté d'un terrain vague et une idée lui vient. Nous entrons. Mon camarade avise l'un des cheminots que nous avons vu déambuler avec une grosse lampe et va droit sur lui : « Nous sommes étudiants, nous avons une étude à faire sur les chemins de fer, pourriez-vous nous expliquer comment fonctionne une gare de triage ? »

Le type ne s'étonne pas un instant que nous soyons là en pleine nuit, il répète la question à ses collègues présents, nous payons une tournée et tout le monde s'y met. L'idée est géniale. Nos informateurs se donnent beaucoup de mal pour ne rien oublier, s'embrouillent, discutent entre eux, mais c'est sans difficulté que nous nous faisons décrire le trajet d'une rame de Bordeaux à Marseille. Il nous est même proposé que l'opération nous soit montrée sur place. Nous acceptions d'enthousiasme et, ainsi, nous voilà initiés au secret des immatriculations et des étiquettes. Nous devenons si intimes que je me risque à demander si des wagons allemands circulent parfois en zone libre.

— Oui, cela arrive, c'est très rare. Mais beaucoup de wagons français circulent en Allemagne et sous de récentes étiquettes, on découvre parfois d'anciennes inscriptions rédigées en allemand.

— Les Boches ne se gênent pas, constate le plus vieux de nos instructeurs, « les salauds ! », ajoute-t-il pour lui-même.

Fort de cette appréciation, je m'enhardis.

— Y a-t-il parfois des trains tout constitués qui transitent vers Marseille ou l'Italie ?



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Résistance à Montpellier et Uriage

Texte de Pierre LEFRANC extraits de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

— Non, répond le gars, on n'en a pas vu. — Puis, après un temps : « Ça vous intéresse ? »

— Bah, répond Louis, ça pourrait intéresser des gens.

— Je comprends, dit le vieux, vous savez, moi, je ne les aime pas. Revenez me voir quand vous voudrez, on m'appelle le père Gustave. Je vais surveiller ça.

Là-dessus nous nous quittons. Louis est tout heureux de ce contact. Nous disposons encore d'une partie de la nuit et décidons par acquit de conscience de vérifier soigneusement la composition des rames sur les voies de regroupement vers Marseille et l'Italie.

Il est deux heures du matin quand nous repartons à travers le champ de rails. Maintenant, nous savons lire les étiquettes : gare de départ, gare de destination. Avec nos lampes de poche nous recherchons les inscriptions allemandes. Rien de cohérent dans ces wagons de toutes origines. Après une bonne séance d'exercice et plusieurs plat-ventre pour éviter les importuns, nous décidons de rentrer. Nous sommes fourbus et cherchons un endroit discret pour dormir jusqu'à l'heure de notre omnibus pour Montpellier. Nous nous approchons des hangars de déchargement avec l'espoir de découvrir quelques ballots confortables.

Eh ! les gars, par ici, nous lance une voix.

Nous sommes pincés.

— Donnez-moi la main, je vous revaudrai ça.

Nous apercevons un conducteur de camion qui, à la lueur d'une lampe tempête, débarrasse un wagon de cageots de légumes.

— J'y arriverai jamais. Aidez-moi, vous pourrez vous servir ensuite.

Louis et moi nous consultons du regard. Si nous ne voulons pas attirer l'attention, rien d'autre à faire que de s'exécuter. Nous retirons nos vestes.

— Merci. Toi, le grand mets-toi dans le wagon, et toi, l'autre, passe-moi la marchandise, je la rangerai dans la chignole.

Et nous voilà, héros méconnus, à coltiner des navets et des salsifis.

Le jour est presque levé quand nous terminons. Le chauffeur est ravi. Cette fois, les mains écorchées, le visage et les vêtements couverts de terre et de poussière, nous sommes rompus.

— J'peux pas vous donner de fric, dit le gars, j'ai pas l'temps de boire un coup avec vous, mais j'vous dois quelque chose, prenez chacun deux cageots.

On proteste mollement : « Merci, non, merci, un suffira. »

— Salut et bonne chance ! Le gazogène démarre vers la ville.

Je considère Louis, sale, épuisé avec son cageot de légumes sous le bras et ne peux m'empêcher de rire. Je le traite de Félix Potin du renseignement, il me réplique en s'esclaffant : « Vous avez une tête de colonel Lawrence aux navets. » Nous nous congratulons.

Il nous reste une demi-heure avant le passage de notre train. Nous nous dirigeons vers la gare.

— On va nous prendre pour des voleurs avec nos bobines et nos cageots.

Il a raison. Nous laissons les deux emballages sur un chariot et Louis écrit lisiblement dessus : « destinataire Secours national, Lunel. Un envoi du général de Gaulle ».

Ainsi commença notre activité d'agents secrets.

Notre rapport, le lendemain, fut accueilli avec intérêt et quelques désobligeantes moqueries. Le binôme que nous formions reçut un nom de baptême qui devait lui rester les débardeurs.

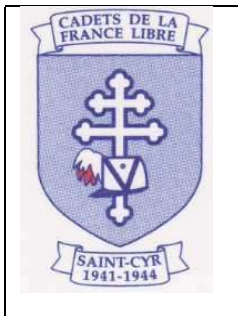
Les débardeurs assurèrent notamment le transport d'un certain nombre de numéros du journal clandestin de Combat ».

Naturellement nous ne sûmes jamais si notre renseignement, recoupé avec une information venue d'un sous-chef de gare, avait servi.

Ensuite, je fus chargé de quelques liaisons difficiles et, à l'occasion des vacances, d'implanter le mouvement en Corrèze. Hélas, toutes les personnalités rencontrées se déroberent. L'opinion n'était pas encore mûre en août 1941... et de loin !

En septembre, par un message sybillin, j'apprenais que le chef de notre groupe avait été arrêté par la police de Vichy et, Montpellier m'étant désormais fermé, Tristan me conseillait de transporter mes pénates à Lyon.

Le mouvement à Lyon n'étant pas plus riche qu'à Montpellier, j'y connus donc quelques difficultés matérielles.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Résistance à Montpellier et Uriage

Texte de Pierre LEFRANC extraits de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

Pour résoudre ce type de problème, je fis le service dans un restaurant. C'est entre la cuisine et la salle que je connus Robert, étudiant en médecine, et Claude, une serveuse un peu spéciale dont je reparlerai.

Je m'engageai aussi dans une troupe de théâtre pour occuper le rôle d'un des capitaines de Jeanne d'Arc évidemment ! J'eus ainsi le privilège de revêtir un grand pourpoint à croix de Lorraine pour jouer au casino de Vichy devant Darlan que nous appelions entre nous le marlou numéro un.

Malheureusement, la bonne comédienne qui incarnait l'héroïne n'avait qu'un défaut, celui de postillonner. Or, le hasard voulut que le chevalier que j'incarnais, rôle non sans grandeur mais totalement muet, reçoive à certain moment les ordres énergiques de l'héroïne. Celle-ci dressée sur la pointe de ses bottes, son visage à dix centimètres du mien, me les crachait littéralement à la figure. Ce n'était qu'un des risques du métier et je consummais un mouchoir par représentation, mais la difficulté consistait à recevoir cette dégelée sans frémir, ce qui eût été indigne de mon personnage. Certains soirs j'y parvins, certains autres il y eut quelques gloussements dans la salle.

Le gentil dauphin affirmait que si notre Jeanne avait eu une ultime tirade à lancer du haut de son bûcher, elle l'eût éteint.

Les responsables de nos activités subversives nous suggèrent de prévoir un lieu de repli, une cache susceptible d'être utilisée immédiatement pour le cas où une partie de notre organisation se ferait prendre. C'est Robert, mon apprenti médecin, qui, me parlant de ses activités, fit naître en moi la brillante idée de choisir l'asile psychiatrique de Bron comme havre. J'imaginai, peut-être à tort, que personne ne viendrait me chercher là.

Je demandai donc à Robert, qui ignorait et mes coupables pratiques et mon projet, de m'y introduire sous prétexte de curiosité et d'un subit et puissant intérêt pour cette branche de la neurologie.

Par l'un de ses collègues internes me voici donc un beau matin transformé en assistant. Une longue blouse blanche avec poche sur le ventre, un pantalon sans forme et un calot rond me donnent immédiatement la culture médicale nécessaire et mes manches retroussées comme il convient me confèrent le certificat d'ancienneté voulu.

Il est entendu que je resterai là deux ou trois jours pour satisfaire pleinement ma curiosité. Cela devrait suffire à me familiariser avec les lieux et à me faire connaître des gardiens.

Je commis l'erreur de parler aux malades et de m'intéresser à leurs cas. Fatale imprudence !

Au soir du deuxième jour, l'interne m'assura que je tenais déjà des propos incohérents. Certes, je n'aurais pas résisté une semaine à ces errements aux confins de la lucidité et de la divagation.

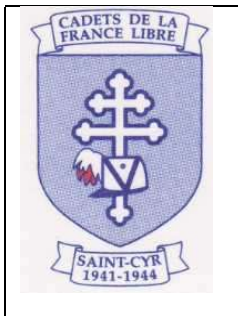
Je quittai donc cette redoutable enceinte en abandonnant le projet d'y trouver refuge en cas de danger. Un danger moins grave, sans doute, que celui d'y demeurer.

Certains pourront dire que ma défaillance, après seulement deux jours, constituait une preuve de prédisposition. Ce n'est pas mon opinion, on le comprendra. Je plaiderai pour le contraire : un esprit sain dispose de moins de capacité de résistance à l'égarerement qu'un autre qui ne s'effraie pas de quelques vagabondages hors de la réalité. Mais je reconnais parfaitement au lecteur le droit d'avoir un avis différent.

Je ne décrirai pas les efforts, les espoirs et les déceptions qui constituaient le lot quotidien des premiers militants de la résistance, qu'ils fussent dirigeants ou exécutants, ce récit a déjà été fait et j'en ai conté ailleurs quelques épisodes. Mais qu'on sache seulement que la tâche était ingrate et exigeait beaucoup de foi.

De cette période, je garde le détestable arrière-goût d'un dur isolement. Il est pénible de ne pas être à l'unisson et de se sentir rejeté comme coupable de quelque honteux péché, de voir le vide se creuser autour de soi. A la faculté, dans les cercles culturels, en vacances, sauf dans ma proche famille, l'atmosphère était la même : à la contrition, à l'acceptation et à la démission. Cette quasi-unanimité aurait pu finir par ébranler les plus solides convictions et j'éprouvais la sensation de vivre sur une réserve qui s'épuisait jour après jour. Les contacts avec les camarades de « Combat » étaient plus que nécessaires pour reconstituer les forces. Il est besoin, c'est sûr, de beaucoup d'énergie pour garder la certitude d'avoir raison, seul contre tous ou presque.

Mais notre action, vue à mon échelon, me paraissait lente et morcelée. Je ne pensais pas que nos mouvements puissent jouer un rôle déterminant dans la libération. Ils constituaient un appoint, mais l'essentiel viendrait de l'extérieur pour des raisons matérielles et c'était autour de De Gaulle qu'il fallait faire nombre. Aussi, revenant à ma première intention, exprimai-je le vœu de partir rejoindre les Forces Françaises Libres. C'était un vœu, un rêve presque,



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Résistance à Montpellier et Uriage

Texte de Pierre LEFRANC extraits de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

étant donné l'extrême rareté des occasions de transport vers l'Angleterre. On me promit et l'on me recommanda d'être patient.

Au début du printemps qui vit se terminer mon premier séjour à Lyon, l'un des chefs de l'école des cadres d'Uriage vint à l'annexe des Sciences Politiques donner une conférence sur l'expérience en cours.

Le conférencier avait parlé d'une recherche pour des rapports sociaux nouveaux, pour une réforme de la société, qu'en était-il ? Mais surtout, Uriage jouissait de la réputation d'être un lieu où la collaboration se trouvait parfois discutée. Peut-être y avait-il là un foyer qui pourrait servir par la suite. Il restait des places pour un stage du début de l'été. Je m'inscrivis.

A la gare de Grenoble nous attendait une camionnette au charbon de bois qui nous mena, non sans mal, jusqu'au château d'Uriage. Je fus affecté à un atelier d'une dizaine de stagiaires animé par un officier de l'aéro-navale, sympathique, mais dont toutes les réactions se trouvaient commandées par sa haine des Anglais. J'essayai aussitôt de m'en expliquer avec lui.

Mon enseigne de première classe trouvait dans l'égoïsme de l'Angleterre toutes les explications de notre défaite. Il remontait à Fachoda et appuyait sa démonstration de vingt preuves historiques dont la plus récente et la plus brûlante était l'attaque de Mers-el-Kébir, sans parler de Dunkerque naturellement. Pour lui, de Gaulle, dont je parlais n'existait que comme créature de Churchill et ne représentait qu'un groupe de juifs et de francs-maçons. Il proclamait que le régime républicain ne permettait pas plus de suivre une politique définie que d'assurer la défense et que Pétain, après Verdun, sauvait la France pour la deuxième fois. Bien sûr, il y avait les Allemands, il ne les aimait pas, mais il affirmait qu'on pouvait faire confiance au vieux pour les rouler. De plus, tout honnête homme devait être reconnaissant à Hitler d'exterminer le communisme, etc.

Mon interlocuteur, jeune, intelligent et désintéressé, acceptait la discussion et je lui rétorquai : oui, tout cela est bien beau, mais, comme vous dites, il y a les Allemands. Je vous abandonne tout le reste, les Anglais sont les Anglais, la III^e République n'a pas été brillante et je ne tiens pas à vivre sous un régime communiste, mais il y a les Allemands ! Rien de ce qui sera fait en présence des Allemands ne pourra durer ; les meilleures initiatives, les réformes les plus valables seront frappées de malemort ; avant tout il faut donc chasser les Allemands, après on verra. S'il y a des comptes à régler on les réglera, mais pour libérer le pays il n'y a pas d'autre voie que de s'allier avec tous les ennemis des occupants.

Mon marin réfléchissait bien un peu, mais ne voulait pas démordre de ses certitudes et sa compréhension se bloquait soudain à l'approche des conclusions. Je soupçonnais qu'il redoutait d'affronter les conséquences pratiques qu'impliquerait pour lui, officier d'active, un ralliement à mon point de vue. Les Anglais avaient bon dos en soulageant mon interlocuteur de toutes ses responsabilités. De plus, la présence du glorieux maréchal le dispensait d'un jugement personnel ainsi que de ses suites, et lui permettait de demeurer sans rien décider, la conscience en paix. Son raisonnement et son attitude étaient ceux de nombre de nos élites. Quelle faillite ! Ce fut la responsabilité majeure de l'ambitieux vieillard d'avoir donné un alibi à toutes les faiblesses et à toutes les trahisons.

Mes rapports avec les autres stagiaires furent, dès l'arrivée, particuliers. Ma sympathie se porta vers un ouvrier boulanger partageant mes convictions et qui se trouvait dans la situation d'être un volontaire désigné d'office par sa corporation. Nous occupions le même châlit et fîmes équipe ensemble. Son problème était l'achat, un jour, d'un fonds de boulangerie et il m'expliqua qu'il n'y avait de solution pour lui que dans un riche mariage. Il était prêt à passer sur le physique de la promise si le beau-père acceptait d'avancer l'argent nécessaire au financement du four. Il me sembla qu'il y avait là matière à une intéressante étude de cas : l'accès au moyen de production passant par des exigences d'ordre intime. Ceux qui se révéleraient incapables de remplir de tels engagements, même en fermant les yeux, étaient donc éternellement condamnés aux emplois subalternes. A la demande expresse de ce compagnon d'occasion, je ne soumis pas le cas à l'étude du groupe.

Lui et moi ne cachions pas notre réserve ni pour le nouveau régime ni pour la collaboration. Les autres stagiaires, bénissant chaque matin le nom du maréchal, nous considéraient comme des pestiférés et souhaitaient nous voir quitter l'école directement pour la prison.

Le troisième jour, je fus convoqué par le « vieux chef ». Dunoyer de Ségonzac recevait dans une grande pièce, dépouillée et austère. Profondément marqué par la défaite des valeurs qui inspiraient sa vie, il s'efforçait avec l'énergie de son désespoir à tirer du drame les conditions d'une rénovation sociale et spirituelle. Il s'employait avec générosité et intelligence à pousser jusqu'au bout les raisonnements et à déceler les obstacles profonds qui s'opposaient au vrai progrès : celui des âmes. Mais il était, lui aussi, enfermé dans la contradiction de vouloir rénover tout en acceptant et



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Résistance à Montpellier et Uriage

Texte de Pierre LEFRANC extraits de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

en respectant même le maréchal Pétain. En effet, chacune des étapes de sa démarche faisait apparaître plus inadmissible encore la position et la politique du chef du soi-disant Etat français.

Il accueillit ma jeune intransigeance avec considération et peut-être aussi une secrète satisfaction. Notre long entretien m'a laissé une forte impression. Nous nous poussâmes chacun jusqu'en nos derniers retranchements. Il n'acceptait pas que soit critiquée la personne du maréchal Pétain et, plutôt monarchiste, n'aimait guère la République. Il voulait que la résurrection de la France vînt d'elle-même, sans l'aide d'aucun étranger. Il avait un penchant pour une Europe unie mais reconnaissait que l'Europe d'Hitler n'était pas satisfaisante. Quant à l'action de résistance il ne la condamnait pas mais aurait voulu qu'elle respectât le maréchal, qu'elle gagnât petit à petit les esprits et les cœurs, qu'elle s'exerçât par la pensée et qu'elle emportât la victoire sans que des déchirements intervinsent. Il était relativement facile de lui démontrer que, hélas, on ne pouvait concilier l'inconciliable, que les idées ne suffiraient pas si elles n'étaient pas soutenues par des bras armés et enfin que si la France voulait pouvoir à nouveau marcher la tête haute, il lui fallait écarter les mauvais bergers et participer aux combats. Aucun autre creuset hors celui des combats ne pouvait lui rendre son honneur et par conséquent sa raison d'être.

Segonzac répugnait à convenir de ces dures réalités, et de la contradiction qui condamnait sa noble entreprise. Sans doute le jour de notre conversation toutes ses illusions n'étaient-elles pas encore tombées ! Moins de cinq mois plus tard, cette contradiction allait s'imposer à lui et détruire son œuvre.

De Gaulle ? Il le connaissait, un remarquable officier, mais conservateur. Il faudrait lui donner un grand poste mais il ne pouvait être la France de demain.

Nous nous quittâmes émus l'un et l'autre et heureux d'avoir pu aller si loin.

Le lendemain il commanda en personne le lever des couleurs et, à ma surprise, m'appela pour les envoyer. En voyant monter le drapeau qui ne demandait qu'à flotter, je pensais à l'étrangeté de la situation, à ces hommes purs, à la trahison du sommet, à la tragique méprise mais aussi au pays gonflé de sève dont le groupe isolé qui m'entourait était l'un des rameaux.

Je rencontrai là, Beuve-Méry, Olivier Hussenot, d'Astorg, Chombart de Lauwe, des économistes, des syndicalistes et je pense aujourd'hui que ces hommes de bonne volonté cherchaient de toutes leurs forces cette fameuse troisième voie entre le marxisme et le capitalisme. Quelle perte que des préjugés aient, par la suite, séparé certains d'entre eux du général de Gaulle !

Le jour de la fin du stage, Segonzac, suivant la tradition, nous réunit et nous parla.

Je retrouvai dans ses déclarations certains des arguments de notre entretien et crus déceler plusieurs allusions : en bref, il dit qu'en l'absence de liberté aucun progrès n'était possible. L'affirmation publique de cette vérité-là était un fait important mais annonçait la très prochaine fermeture de l'école.

La tentative d'Uriage vouée à l'échec dès son premier jour d'existence, puisqu'on ne saurait bâtir lorsque manque l'essentiel, devait laisser des traces en raison de son effort de communication et de participation.

Se prononcer contre les Allemands et pour Pétain constituait une position commode. Elle présentait l'avantage d'être confortable. C'est la formule, hélas ! que choisirent beaucoup de ceux auxquels revenait la charge d'encadrer la nation. Or, si la collaboration constituait une aberration, aussi intenable devait se révéler toute position à égale distance de la trahison et de la résistance. Dans cette terrible lutte il n'existait pas de demi-mesure, l'enjeu était trop grave, les valeurs en cause trop fondamentales. Il n'y avait qu'un choix.

Segonzac et d'autres membres de son équipe comprirent tout cela ensuite. Lui-même prit part à la bataille finale, mais après le plus étrange itinéraire.

* * *

Je revins donc de ce court séjour plus décidé que jamais à gagner Londres. Les responsables que je harcelais n'y pouvaient mais. Les quelques places dans les rares avions étaient naturellement réservées aux personnalités. N'en étant pas une, je résolus de ne compter que sur moi, et décidai, l'été 1942, de rallier le général de Gaulle en passant par l'Espagne. Le voyage se révéla difficile et long¹

¹ Voir : Voici tes fils, Plon éditeur